

nancy  
mitford

---

charivari



## NANCY MITFORD

---

### CHARIVARI

Paru en 1935, ce roman n'a pas été réimprimé pendant près de soixante-dix ans. Ceci à la demande de Nancy Mitford elle-même, qui souhaitait mettre un terme à la brouille que sa publication avait provoquée avec ses sœurs. Unity et Diana lui reprochaient en effet la caricature à peine masquée qu'elle faisait du mari de Diana sous les traits du charismatique et très nationaliste Capitaine Jack. Car, derrière ce qui est au premier abord une comédie enlevée, portée par le meilleur de l'humour anglais, transparait une critique mordante des mœurs de la bonne société britannique, sur fond d'avènement du fascisme.

Publié pour la première fois en français, *Charivari* demeure un régal de lecture et offre un témoignage décalé sur l'atmosphère de l'entre-deux-guerres en Angleterre.

« *Charivari* est un mélange corrosif de mesquineries absurdes et de farce, avec des héroïnes particulièrement enclines à suivre les élans fantasques de leurs envies, des gentlemen distingués et comploteurs, des aristocrates désuets et la sensation périphérique mais néanmoins prégnante de la guerre. » (Emma Sleight, *Time Out*)

# CHARIVARI



NANCY MITFORD

# CHARIVARI

Préface de Charlotte MOSLEY

Traduit de l'anglais  
par Anne DAMOUR

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :  
*Wigs on the Green*

© The Estate of Nancy Mitford 1935  
Introduction © Charlotte Mosley 2010  
© Christian Bourgois éditeur, 2011  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-267-02138-7

*À Peter*

Ce livre est un ouvrage de fiction, tous les personnages sont tirés de l'imagination de l'auteur. Si certains noms ou titres appartenant à des personnes vivantes ont été utilisés, c'est par pure inadvertance. Aucune référence n'est intentionnelle.



Cet homme est par nature un bouffon et  
que son travail le plus accompli soit le  
résultat d'une farce est une théorie que les  
joyeux oisifs trouveront très réconfortante.

A. F. WEDGWOOD



## Préface

Publié pour la première fois en 1935, *Charivari* est le troisième roman de Nancy Mitford. Comme les précédents, il s'agit d'une comédie de mœurs légère et raffinée, aux conventions wodehousiennes, avec héritière fortunée, amants rivaux, tante à héritage, fiançailles rompues, identités d'emprunt et happy end. Mais au contraire de ses autres ouvrages, *Charivari* n'a jamais été réimprimé du vivant de l'auteur<sup>1</sup>. Au cours des trois années qui suivirent la publication de son deuxième livre, *Christmas Pudding*, son propre univers et le monde alentour étaient devenus des lieux moins frivoles. Hitler détenait le pouvoir absolu en Allemagne et deux des sœurs de Nancy, Diana et Unity, avaient assisté à un rassemblement nazi à Nuremberg et étaient devenues ses admiratrices ferventes. Lorsque l'éditeur de Nancy lui demanda l'autorisation de rééditer le roman en 1951, elle refusa. « Il y a eu trop de drames pour que des plaisanteries sur les nazis puissent paraître drôles ou n'être autre

1. Seule édition d'après guerre, un livre de poche publié aux États-Unis en 1976 réunissait en un volume *Wigs on the Green* et le premier roman de Nancy, *Highland Fling* (1931).

chose qu'une manifestation du pire mauvais goût, écrivit-elle à Evelyn Waugh, il n'en est donc pas question. »

Dans tous ses livres, Nancy Mitford s'est librement inspirée de sa famille et de ses amis, et *Charivari*, en dépit du démenti initial prétendant que tous ses personnages sont purement imaginaires, est largement autobiographique. Le Capitaine Jack, le chef des Union Jackshirts (un précurseur du dictateur comique de P. G. Wodehouse, Roderick Spode, chef des Black Shorts), est calqué sur l'amant et futur mari de Diana, sir Oswald Mosley, le fondateur de l'Union des fascistes britanniques. Eugenia Malmain, héritière rebelle et soutien des Union Jackshirts, est le portrait à peine déguisé de Unity, qui partit s'installer à Munich en 1934 pour y apprendre l'allemand et satisfaire son désir de rencontrer Hitler. Que Nancy se soit opposée à la réimpression – six ans à peine après la guerre – d'un livre qui se moquait ouvertement du fascisme et ridiculisait Hitler est compréhensible, mais ce n'était pas l'unique raison de son refus.

Les deux premiers romans de Nancy l'avaient cataloguée comme un auteur de romans légers, spécialiste des cocktail parties / maisons de week-end / potins mondains. *The Times Literary Supplement* avait vanté la « gaieté contagieuse » de *Highland Fling*, et loué *Christmas Pudding*, capable de « faire rire le lecteur du début à la fin », mais le même journal avait publié une critique peu flatteuse de *Charivari*, le qualifiant d'histoire peu crédible, dont l'humour était « trop appuyé pour atteindre le but recherché ». Nancy était sans illusion sur la qualité de ses romans d'avant guerre (« *Christmas Pudding* est pitoyable, mal écrit,

de mauvais goût, *affreux* », écrivait-elle à Evelyn Waugh – non sans exagération), mais elle reconnaissait aussi qu'ils avaient une valeur de témoignage sur l'époque, étaient très distrayants et parfois même extrêmement drôles. Ce n'était pas par amour-propre d'auteur qu'elle s'était opposée à la réédition de *Charivari*. La raison essentielle de son refus, à part les plaisanteries concernant les nazis, était due aux réactions furieuses que le livre avait déclenchées au sein de la famille Mitford. Unity avait menacé de ne plus jamais lui parler et Diana, qui avait récemment divorcé de son premier mari pour épouser Mosley, devait pratiquement rompre toute relation jusqu'à la fin de la guerre. À cela s'ajoutait, très certainement, le refus de Nancy de raviver le souvenir de la tentative de suicide de Unity en 1939 et de sa mort en 1948.

D'esprit moqueur, Nancy avait tendance à ne rien prendre au sérieux, pas plus la politique que le reste. Sa manière d'aborder l'existence était de tout considérer, tout au moins superficiellement, comme une énorme plaisanterie. Aînée des six filles Mitford, elle avait transmis cette attitude à ses sœurs et l'atmosphère familiale en était imprégnée. L'ardeur avec laquelle Diana, Unity et la cinquième sœur, Jessica – future communiste – avaient embrassé des opinions politiques extrêmes battait en brèche une règle implicite de la famille Mitford selon laquelle rien n'était si important dans la vie que l'on ne puisse s'en moquer. Nancy montrait aussi une méfiance instinctive envers les idéologies. « Il n'y a pas l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarette entre les nazis et les bolchos, si on est juif on préfère les uns et si on est aristocrate les

autres, c'est toute la différence que j'y vois. Des *enragés* », écrivit-elle à un ami de la famille au début de la guerre. La politique pour Nancy se réduisait à une question de personnalités : seuls comptaient les gens, pas les idées. Quand elle abandonna la fiction pour se tourner vers l'histoire de la France, des historiens l'accusèrent de mettre une fois de plus en scène des épisodes de la vie de la famille Mitford. « C'est la vérité, écrivit-elle à Jessica. L'histoire est toujours subjective et les livres qui nous font mourir d'ennui sont souvent des descriptions de la vie privée de quelques mornes vieux professeurs. »

En dépit des allusions à la vie politique de l'époque, *Charivari* est avant tout une étude en profondeur de l'amour et du mariage – des thèmes auxquels Nancy revient dans tous ses livres – et est dédié à son mari, Peter Rodd, le fils rebelle du diplomate sir Rennell Rodd. Lorsqu'elle en commença l'écriture, au printemps de 1934, elle n'était mariée à Peter que depuis quelques mois ; suffisamment longtemps, toutefois, pour adopter un point de vue désenchanté sur le mariage. « C'est courir un risque effroyable. Autant miser tout ton argent sur un cheval et mettre aussitôt un terme à tes problèmes », déclare Jasper Aspect, personnage sans scrupule du roman, amateur de femmes et grand buveur, largement inspiré de Peter et, à un moindre degré, de Basil Murray, son contemporain à Oxford. (Les deux canailles avaient déjà servi de modèle à Evelyn Waugh pour Basil Seal, l'antihéros amoral de *Diable-rie*.) Nancy et Peter se marièrent à la hâte, dans un tourbillon euphorique. Peter allait avoir trente ans et semblait considérer l'état matrimonial comme un

dernier recours, n'ayant connu par ailleurs que des échecs. Il aimait certainement Nancy à sa manière, mais il la traitait, comme toutes ses femmes, avec égoïsme, et se vantait auprès de ses amis d'avoir fait de nombreuses propositions de mariage mais qu'elle avait été la seule « suffisamment stupide » pour avoir accepté. À vingt-neuf ans – un âge où dans les années trente une femme célibataire n'était pas loin d'être regardée comme une vieille fille – Nancy se remettait à peine d'une aventure sentimentale qui avait duré quatre ans avec Hamish Erskine, un ami homosexuel de son frère, et elle succomba au charme insolent du blond Peter.

Éternelle romantique malgré son humour impietoyable, Nancy se persuada qu'elle était amoureuse et, refusant de voir le véritable caractère de Peter durant les six mois de leurs fiançailles, écrivit à une amie qu'elle vivait dans « le brouillard d'un bonheur fou », incitant tout le monde à se marier si l'on cherchait la recette de l'« extase absolue ». Le *post-scriptum* de sa lettre : « Je t'en prie, pardonne-moi ces élans délirants », laisse peut-être entendre qu'elle se rendait compte au fond d'elle-même que son mariage avec Peter était de la folie. À leur retour de lune de miel, leur idylle battait de l'aile. Ils s'installèrent alors dans une petite maison du Strand-on-the-Green, à Chiswick, vivant chichement des pensions de leurs familles respectives et des maigres revenus que Nancy tirait de ses écrits.

Nancy avait été élevée à une époque où le mariage était pratiquement la seule issue offerte à une femme de son milieu. Un mariage devait être sauvegardé à tout prix et une femme obéir à son mari. L'exemple

des parents Mitford, lord et lady Redesdale, avait profondément marqué leurs enfants. Dans *Charivari*, Nancy jette un regard désabusé mais lucide sur son infortune. « Ces vagues élans romantiques ne sont bénéfiques à personne, et encore moins à toi », fait sèchement remarquer Poppy St Julien à lady Marjorie Merrith, qui a rompu ses fiançailles avec le duc de Dartford parce qu'elle ne l'aime pas. « Il y a des moments, vieux frère, assure Jasper Aspect au coureur de dot Noel Hunter, où l'amour doit occuper la place qui est la sienne, celle d'une émotion antisociale et moralement contestable. » Nancy essaie, sans toujours convaincre mais sans la moindre amertume, de refouler sa désillusion et de se concentrer sur sa vie de femme mariée. Quand Jasper critique la « délicieuse enfant » qui aime avoir le matin de longues conversations intimes au téléphone, Nancy se moque de son propre penchant pour le bavardage, sa forme préférée de familiarité. Il y a presque une nuance d'admiration dans ses allusions à l'irresponsabilité financière de Peter. « Les épouses ne sont pas censées entretenir leur mari », dit Poppy. « Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi. Cela paraît tellement déloyal », réplique Jasper. Quand Poppy fait remarquer que c'est le moins que les hommes puissent faire alors que les femmes supportent tous les tracasseries de la grossesse, Jasper répond : « Eh bien, nous les garçons, nous avons la gueule de bois, pas vrai ? C'est plus ou moins pareil en fin de compte. »

Si nous ignorons la réaction de Peter au portrait de panier percé et de mufle – néanmoins séduisant – que sa femme brossa de lui, celle de Diana et de Unity à la satire de Nancy est notoire. Diana avait



rencontré Oswald Mosley au début de 1932. Elle avait vingt et un ans et était alors mariée depuis trois ans à Bryan Guinness, l'un des héritiers de la famille de brasseurs. Mosley, conservateur, indépendant, puis brièvement député travailliste, avait renoncé aux courants classiques de la politique et se préparait à lancer l'Union des fascistes britanniques. Convaincu que le système de gouvernement existant ne pouvait faire face aux graves problèmes économiques et sociaux provoqués par la Grande Dépression, il pensait qu'un mouvement, organisé selon un modèle paramilitaire, était nécessaire pour contrôler l'économie et combattre l'incessante progression du communisme. Imposant à ses partisans le port d'un uniforme, prenant pour modèle la forme de fascisme prônée par Mussolini, Mosley avait aux yeux de Diana toutes les réponses aux malheurs de l'Angleterre. En dépit du fait qu'il était marié et amateur notoire de femmes, elle tomba follement amoureuse de lui. À la fin de l'année elle avait demandé à Bryan de divorcer et était revenue s'installer chez elle à Eaton Square. Quand Mosley se retrouva veuf, en 1933, Diana devint sa *maîtresse en titre*\*<sup>1</sup> avant de l'épouser trois ans plus tard. Son adhésion aux idées de Mosley fut immédiate et dura toute sa vie ; telle une tigresse défendant ses petits, elle volait au secours de son bien-aimé à la moindre attaque.

Au début, Nancy avait cru que *Charivari* amuserait Diana, qui n'avait pas paru prêter attention à une caricature de Mosley dans « The Old Ladies »,

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

un roman jamais publié qu'elle avait écrit en 1933 et dans lequel le « Little Leader », le « Petit Chef », était présenté comme un personnage ridicule qui rendait visite aux vieilles dames « armé seulement de deux revolvers, d'un couteau de chasse et d'une barre de chocolat laxatif ». Le premier indice des ennuis qu'allait déclencher *Charivari* apparut alors que Nancy en avait déjà rédigé plus de la moitié. En novembre 1934, Mosley gagna un procès en diffamation contre le *Daily News* pour un article publié dans le *Star* et obtint cinq mille livres de dommages et intérêts. Peter Rodd craignit de le voir poursuivre Nancy, qui n'avait pas les moyens de faire face aux frais d'un procès, et avait désespérément besoin des droits de son livre. Nancy écrivit rapidement une lettre destinée à calmer Diana, l'autorisant à corriger le roman avant publication et l'assurant que, s'il contenait « une ou deux plaisanteries », il s'agissait néanmoins d'un livre profasciste. Ces propos n'apaisèrent pas Diana. L'Union des fascistes britanniques perdait des partisans. Ses prises de position militaristes et antisémites la desservaient aux yeux du public et son image avait été sérieusement écornée à la suite des violences qui avaient éclaté entre les Blackshirts et des groupes antifascistes durant le tristement célèbre rassemblement de l'Olympia en juin 1934. La seule pensée que sa sœur puisse de quelque manière que ce soit entamer la réputation de Mosley mettait Diana hors d'elle. Nancy refusa de renoncer à écrire son roman mais accepta d'éliminer presque tous les passages qui concernaient directement le Capitaine Jack – trois chapitres au total. Peu de temps avant la publication elle fit parvenir à

Diana une nouvelle lettre destinée à l'amadouer, tentant de justifier sa position. « Franchement, si j'avais pensé qu'il pouvait ralentir l'action du Leader ne serait-ce qu'une demi-heure, je l'aurais mis au rebut, voire jamais écrit... Je maintiens toujours qu'il est beaucoup plus favorable au fascisme que le contraire. Le personnage de loin le plus sympathique du livre est fasciste, les autres le deviennent dès qu'ils sont inscrits au mouvement. Mais je connais aussi ton point de vue, selon lequel le fascisme est un sujet trop sérieux pour qu'on en fasse même mention dans un livre drôle. Est-ce une attitude bien raisonnable ? »

Cette lettre ne suffit pas à calmer Diana. Elle tint Nancy à l'écart pendant plusieurs années et ne l'invita pas une seule fois à Wootton Lodge, la maison du Staffordshire où les Mosley vécurent entre 1936 et 1940. Lorsque Diana fut incarcérée pendant trois ans et demi à Holloway durant la guerre – en vertu de la Defence Regulation 18B, qui autorisait le gouvernement à détenir sans inculpation quiconque était soupçonné de sympathies pronazies – le nombre de ses lettres et de ses visiteurs fut restreint. Nancy lui écrivit une demi-douzaine de fois et lui rendit visite, mais leurs relations ne commencèrent à s'améliorer que lorsque les Mosley furent libérés et que Nancy vint s'installer chez eux pour terminer *La Poursuite de l'amour*. Les deux sœurs ne firent plus jamais allusion à *Charivari* dans leur volumineuse correspondance, pas plus qu'elles ne discutèrent de politique ou de la guerre – sujets qui auraient compromis leur réconciliation. Ce n'est qu'après la mort de Nancy que Diana découvrit

qu'elle l'avait dénoncée en 1940 au Foreign Office comme un « personnage beaucoup plus dangereux » que Mosley et avait insisté pour qu'elle soit emprisonnée. Mais elle ne sut jamais que Nancy s'était opposée à sa libération en 1943, affirmant qu'elle était « follement ambitieuse, une égotiste impitoyable et retorse, fasciste fervente et admiratrice de Hitler ». L'aurait-elle su que leur réconciliation eût été impossible.

En outre, Diana ne pouvait qu'être irritée par les allusions déplaisantes au divorce qui parsèment *Charivari*. La grand-mère d'Eugenia Malmain, lady Chalford – inspirée par lady Redesdale –, proclame que la mort de son fils à la veille de l'Armistice est un événement moins funeste que son divorce, et considère avec horreur le « sang pollué » de l'adultère qui coule dans les veines d'Eugenia. Nancy n'avait pas approuvé que Diana quitte Bryan mais elle l'avait soutenue dans sa décision. Les Redesdale, de leur côté, avaient été atterrés, en particulier par le fait que c'était Diana qui avait demandé le divorce pour cause d'adultère. À l'époque, il était habituel qu'un homme joue le rôle du « coupable » et s'arrange pour être surpris dans un hôtel du bord de mer avec une prostituée, mais les parents de Diana jugeaient ce procédé incorrect et avaient été profondément choqués que leur fille puisse y avoir recours.

La réaction de Diana à la publication de *Charivari* affecta non seulement les relations des deux sœurs, mais mit fin aux penchants de Nancy et de Peter pour le fascisme. « J'espère, écrivit Unity à Diana en novembre 1934, que ce porc absolu, Peter, a annoncé sa démission *publiquement*. » Adeptes de la

divine que lady Marjorie, ou à un brave Union Jackshirt tel que Mr Wilkins. Elle ajouta que les accompagnaient en voyage de noces mille souhaits de bonheur de sa part et de celles des membres de la branche de Chalford. En ce qui concernait les chambres d'amis, ajouta-t-elle, elle espérait qu'elles seraient bientôt toutes occupées par de beaux petits bébés aryens. L'assistance se leva à sa demande et se mit à chanter :

*Patrie des Union Jackshirt,  
Mère du drapeau.*

Deux jours plus tard Noel était de retour dans les bureaux de Fruel and Whitehead. Miss Brisket, miss Clumps et Mr Farmer occupaient leurs places habituelles. Noel venait de mettre fin à une longue conversation téléphonique. « Non, je regrette, disait-il d'un ton ferme et définitif, pas assez séduisante. »

